

peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres; et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse, la seconde est fière et insolente; la troisième, trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil: « On est envieux dès qu'on est superbe: » *Si superbus est, et invidus est*¹. Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés: « Vous serez comme des dieux: » *Eritis sicut dii*². Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

DEUXIÈME POINT.

Les effets: rompre la charité. Et ne dites pas: Ce que je dis, c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1. Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondements sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce; mais la charité est respectueuse: *honore invicem prevenientes*³, « se prévenant mutuellement » par des témoignages d'honneur. Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime; vous excluez un homme de la société. 2. C'est peu de chose; mais vous ne connaissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, « par un plaisir de mentir qui est inné, » dit Tertullien, dans certaines gens, « *ingenita quibusdam mentiendi voluptate*⁴. En sorte que le médisant, voyant jusques où est crû le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre; comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands, et enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause? celui qui a jeté la pierre.

Outre cela, le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait: les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit: Si cela n'était vrai, cela était du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé: ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris]. « Heureux celui qui est à couvert de la langue maligne, à qui sa colère ne s'est point fait sentir, qui n'a point attiré sur lui son joug, et

¹ S. Aug. Enar. in Ps. c, n° 9, l. IV, col. 1088.

² Gen. III, 5.

³ Rom. XII, 10.

⁴ Apolog. n° 7.

« qui n'a point été lié de ses chaînes; car son joug est un joug de fer, et ses chaînes sont des chaînes d'airain: » *Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus: jugum enim illius, jugum ferreum est; et vinculum illius, vinculum æreum est*¹!

TROISIÈME POINT.

Remèdes: général, ne pas applaudir aux médisants, leur montrer un visage sévère; parce que leur dessein, ce n'est que d'être plaisants. Le médisant [est un] voleur: saint Paul les met avec les voleurs, qui ne posséderont point le royaume de Dieu, *neque maledici, neque rapaces*². Celui qui l'écoute, [est] receleur. Tout le monde hait les médisants, et tout le monde leur applaudit; on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens: *Amant quos multant, depreciant quos probant*³: « Ils aiment ceux qu'ils punissent, ils dépriment ceux qu'ils approuvent. »

2. Remède: se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger: se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé, *quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum*⁴: « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui portera la lumière dans les ténèbres les plus profondes. » Pour juger, il faut être innocent; le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison: *In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas; eadem enim agis, quæ judicas*⁵: « Vous vous condamnez vous-même en condamnant les autres, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. » « Que celui qui est sans péché, dit Jésus-Christ aux pharisiens, lui jette la première pierre: » *Qui sine peccato est vestrum, primus in eam lapidem mittat*⁶. Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme: *Nec ego te condemnabo*⁷; « Ni moi je ne vous condamnerai point. » Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres!

¹ Eccl. XXVIII, 23, 24.

² I. Cor. VI, 10.

³ De Spectac. n° 22.

⁴ I. Cor. IV, 5.

⁵ Rom. II, 1.

⁶ Joan. VIII, 7.

⁷ Ibid. 11.

PLAN D'UN SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME,

PRÊCHÉ A MEAUX.

SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Comparaison des mauvais catholiques avec les hérétiques.

Si cæci essetis, non haberetis peccatum; nunc vero dicitis: Quia videmus; peccatum vestrum manet.

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant, parce que vous dites: Nous voyons; votre péché subsiste. Joan. IX, 41.

Raconter l'histoire, dans le dessein de rendre les pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables; et puis faire voir au peuple que cette haine, qu'ils ont contre Jésus, se tourne contre eux: *peccatum vestrum manet*.

Malheur d'un évêque qui prêche; soit qu'il se taise, soit qu'il parle.

S'il se tait, il se condamne: *Speculatorem dedite domui Israel*, « Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. » *Ezech. III, 17, etc.*, fort au long; et peser, *ibid. XXXIII, 2*: « Tu as délivré ton âme; son sang est sur lui. Je redemanderai ton sang de tes mains. » Faible consolation pour une mère affligée: J'ai fait ce que j'ai pu.

S'il parle, je condamne: *Sermo quem locutus sum, ille vos judicabit*¹, « La parole que j'ai prêchée vous jugera. »

Sur cela: *Peccatum vestrum manet*.

Se jeter sur les catholiques, plus coupables parce que plus instruits.

*Soror tua major, Samaria; soror minor, Sodoma, a dextris et a sinistris*²: « Votre grande sœur, Samarie; votre petite sœur, Sodome, (habitent) à votre droite et à votre gauche. » Tout au long: « Tu les as justifiées, consolées: » *consolans eas*³. Fort appuyer.

Appliquer ensuite: Sodome la corrompue, votre sœur aînée; la Synagogue, l'ancienne Jérusalem, *spiritualiter Sodoma*⁴, « appelée spirituellement Sodome. » La cadette, l'hérésie: Samarie la schismatique et la séparée.

La première, notre ancienne. La seconde, nous l'avons vue naître à Meaux, dans l'impureté de son sang. Elle n'en a point été lavée: toute sanglante de son schisme.

¹ Joan. XII, 48.

² Ezech. XVI, 46.

³ Ibid. 54.

⁴ Apoc. XI, 8.

Église catholique de Meaux, tu les as justifiées.

La Synagogue, elle a méprisé, crucifié Jésus-Christ mortel: *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*¹: « S'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire: » nous, immortel et connu.

L'hérésie: elle croit figure; toi, c'est Jésus-Christ même: afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages.

La rémission des péchés, elle la nie: toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime; tu cherches à y être flatté, etc. Dénombrement.

Tu les justifies: *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit*²: « Samarie n'a pas fait la moitié des crimes que tu as commis. »

Le péché des chrétiens est plus grand; des catholiques, des prêtres; et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques: *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*³: « Et toi aussisais confondu, et porte ton ignominie. »

Contre la honte de consommer ses péchés, la consolation et la gloire.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux de conserver le souvenir de la mort. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez, et voyez. Joan. XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile: Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour: Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et

¹ I. Cor. II, 8.

² Ezech. XVI, 51.

³ Ibid. 54.

désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoi qu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort: Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée: ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connaître fait qu'il épuse ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent: je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consomons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarer; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare: *Veni, et vide*, « Venez, et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles: ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme,

que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est; et l'âme, quelque chose de moins: mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine: alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité: venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort: *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convains de notre bassesse, toi seule nous fait connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître: qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible: surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache: et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien

de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel, ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage; sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car, en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fond sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour: Sire, elle est digne de votre audience: *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*: O éternel Roi des siècles! vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure: « et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs et les corbeaux, que la fable ou

¹ Ps. xxxviii, 6.

l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant: il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes: *Post totum ignobilitatis elogium, caduca in originem terram, et cada-veris nomen; et de isto quoque nomine peritura in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem*.

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu! J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort: la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce: elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire: Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne

¹ De Resur. car. n° 4, p. 381.

suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissons un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être ! ô fondement ruineux de notre substance ! *In imagine pertransit homo*¹. Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même : aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur*.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni si perpetui portio*². Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

*Præterit figura hujus mundi*³ : « La figure de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu : » *et substantia mea tanquam nihilum ante te*⁴. Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*⁵.

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens ; quoique nous

¹ Ps. xxxviii, 7.

² Advers. Gent. lib. II, sub. int.

³ I. Cor. vii, 31.

⁴ Ps. xxxviii, 6.

⁵ Ibid.

soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein ; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines ; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force ; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus ? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de marquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers ; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il

ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate ; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient ; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur ?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous ; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible ; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi ! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part ? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir » ; et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions » ? Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels ? et n'est-ce pas

une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrivent tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement ?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*¹. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens ; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple ; sa vie, c'est de se connaître ; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; chrétiens, quel est ce miracle ? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité ? où avons-nous songé cette infinité ? O éternité ! ô infinité ! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes ? Mais si nous sommes tout corps et toute matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur ? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom ?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtiles et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense ? qui ne

¹ Philipp. I, 21.

² Coloss. I, 24.

BOSSUET. — T. II.

¹ Ps. IV, 7.

² Confess. lib. XI, A. 1, p. 199.